

# LE BANQUET SOCIAL.



PRIX DE L'ABONNEMENT. — Un an..... 12 fr.  
— Six mois..... 6  
— Trois mois..... 5

Journal du XII<sup>e</sup> Arrondissement.

Tout ce qui concerne la Rédaction ou les Annonces doit être adressé franco au bureau du Journal, place MAUBERT, 9.

**Sommaire :** La Constitution. — Vive la République, une, indivisible et sociale. — Assemblée nationale. — Election du sieur Schmitz. — XII<sup>e</sup> Arrondissement. — Actes officiels du gouvernement. — Conseils à la Bourgeoisie, par un ouvrier. — Faits divers. — *POEUF du Diable.* (Fin.)

Paris, 7 mai 1848.

L'Assemblée nationale est définitivement constituée, elle a déjà proclamé solennellement la République inaugurée sur les barricades par le peuple de Paris; elle a consacré par le droit, comme on devait s'y attendre, comme on l'espérait d'elle, ce que le fait avait établi.

Le 24 février avait dit véritablement le dernier mot de la France en plaçant les citoyens sous la sauvegarde du gouvernement républicain démocratique.

L'Assemblée nationale n'a eu qu'à ratifier la parole donnée par la grande voix de la Révolution.

Reste maintenant une tâche importante à nos représentants.

Ils ont adopté la sainte formule *Liberté, Égalité, Fraternité*. Ce n'est pas tout: ils doivent se hâter d'en tirer les conséquences en décrétant une constitution qui assure la force du pays, qui garantisse la prospérité générale en même temps que le bonheur de chacun.

Avant tout, cette constitution doit être sincèrement démocratique; autrement la révolution de 1848 ne serait qu'un indigne escamotage.

Voici, selon nous, les bases principales sur lesquelles on doit la faire reposer.

L'Assemblée nationale, élue par la voie du suffrage direct et universel, sera pouvoir délibératif. Son président n'aura pas de fonctions dans la République en dehors des séances, et ces fonctions se borneront aux questions d'ordre et de forme.

Un ministère composé de dix à douze membres responsables aura en main le pouvoir exécutif sous le contrôle immédiat de l'Assemblée nationale.

Des Commissions spéciales nommées dans la Chambre

des Représentants pour surveiller chaque ministère faciliteraient beaucoup le jeu de ce mécanisme politique.

Ce serait là véritablement le gouvernement de tous, par tous et pour tous.

Une présidence dans la République ne serait pas autre chose qu'une démocratie entourée d'institutions monarchiques. Nous n'en voulons pas plus que d'une monarchie entourée d'institutions démocratiques.

Ce qu'il nous faut, c'est une République véritable et non illusoire.

Nous espérons que les Représentants du peuple sauront assez comprendre leur haute mission pour donner à notre patrie les institutions qu'elle désire.

Ils assureront ainsi son bonheur et sa gloire; ils feront oublier la honte du passé, ils affermiront le présent, ils garantiront l'avenir.

GEORGES OLIVIER.

## Vive la République, une, indivisible et sociale.

Vive la République! ont crié, le 4 mai, les membres de la Constituante. Le cri a été spontané; l'acclamation est partie du cœur; et cependant nous sommes restés froids devant cet enthousiasme des députés de la France, quoique nous leur en sachions gré.

Mais c'est qu'aussi, le moyen de crier autre chose devant le peuple du 24 Février! Puis nous sommes tellement accoutumés à ce cri de vive la République! nous autres Parisiens, que cela nous a produit l'effet de ces gens qui, huit jours après la révolution, criaient: A bas Louis-Philippe! quand déjà il était à Londres.

C'est que, vive la République, cela veut dire bien des choses.... Entre le vive la République des conservateurs et le vive la République des légitimistes, avec leur Henri V pour président héréditaire, comme ils l'entendent, il y a place pour plus d'une exclamation de ce genre ne valant guère mieux.

Mais vive la République *sociale*, ce n'est pas là un cri banal, le cri du premier venu. L'honorable Fulchiron, de réjouissante mémoire, aurait crié avec les autres:

Vive la République! si son enterrement au Luxembourg ne nous en eût délivré à tout jamais; à coup sûr il n'eût pas ajouté *et sociale*. Vive la République, purement et simplement, c'est de l'histoire....; vive la République sociale, c'est de l'avenir....

Sociale!... demandez ce que cela veut dire aux anciens chefs de la gauche et du centre gauche pour voir ce qu'ils vous répondront. A un monde nouveau il faut de idées nouvelles; et comme ces messieurs n'en ont pas, et qu'à leur âge on n'apprend plus, leur rôle est maintenant à l'état historique. Qu'ils s'en souviennent, et qu'aucun essai dans le genre verbeux des temps monarchiques ne vienne nous prouver, ainsi qu'à eux, combien serait impuissante toute tentative de résurrection.

Mais passons.... respect aux morts. Sociale!... cela veut dire tout simplement que si, à la place de Louis-Philippe on se contentait de mettre un président quelconque et de replâtrer l'édifice lézardé, ce serait comme si l'on n'avait rien fait.

Cela veut dire que la tâche des Représentants de 1848 est plus difficile que celle de 89, et que c'est dans des voies nouvelles, inexplorées, inconnues quant à la pratique, qu'il faut chercher la solution des questions qui se trouvent soulevées, pressantes et terribles.

En un mot, cela veut dire que toute notre société est à refondre de fond en comble, parce que le peuple est las d'engraisser de sa sueur d'oisifs fainéants, qui sont aux travailleurs ce que la sangsue est à celui dont elle boit le sang.

Parce que le peuple veut de la justice à bon marché, et qu'elle coûte bien cher pour ce qu'elle vaut.

Parce qu'il veut l'éducation gratuite, afin de devenir citoyen actif, intellectuellement parlant.

Parce qu'il veut, surtout, l'organisation du travail qui lui permette de vivre de son labeur et de nourrir sa femme et ses enfants.

L'organisation du travail, le problème difficile des sociétés modernes, que si peu ont étudié, qui se trouve posé, qu'il faut résoudre, et dont le prolétaire attend la solution avec l'estomac à moitié vide, tourmenté par la faim, cette compagne au mauvais conseil.

Parce que, quand le peuple, patient de sa nature, veut une chose, il faut que cela soit; et qu'il veut ces choses,

## Feuilleton du Banquet Social.

### L'OEUF DU DIABLE (\*).

CONTE FANTASTIQUE.

Stephan, pour réponse, montra au diable ses esquisses.

— Bien, dit Flammeblutt, le portrait de Gretchen, la charmante enfant de Hanz Riegel le géolier. Ah! je comprends, tu veux flatter la fille pour séduire le père. Toujours le monde renversé. Jadis on flattait le père pour séduire la fille. N'importe, l'idée me plaît, mais ton esquisse ne vaut guère. Il est vrai que le modèle te manque; attends un peu, je vais te le fournir.

Flammeblutt descendit de son siège et courut vers une statue de Cérès, modèle relégué dans un coin. Il toucha le pan de la divine robe avec le charbon violâtre qui flambait à sa baguette, et la statue transfigurée vint, image vivante d'une gracieuse jeune fille, se poser devant Stephan dans une attitude délicieuse.

Puis Flammeblutt alla se rasseoir, et regarda l'artiste qui déjà transportait sur la toile avec un rare bonheur la merveilleuse figure qui lui souriait doucement.

Grâce à l'influence puissante de son protecteur, la besogne de Stephan allait vite. Déjà le pinceau rapide avait enfanté ses grands effets; il ne restait plus qu'à fonder la rudesse d'un premier jet en adoucissant les teintes, quand l'heure sonna au clocher voisin.

La vision de Gretchen s'évanouit, et Flammeblutt se dirigea vers la porte.

Stephan jeta un cri.

— Dans une heure, avec moi, dit le Diable, ton modèle réparaitra; mais, tu le sais, je l'ai promis, pas plus de faveur ni de temps à l'un de vous qu'à l'autre. Or maintenant je suis à Lupo; à revoir.

Stephan voulut parler... Flammeblutt était déjà loin. Alors le pauvre artiste se sentit découragé; mais comme il avait à la fois du génie et du bon sens, — ce qui ne se rencontre pas toujours, — il reprit sa palette échappée de ses mains, en murmurant :

— Le temps est précieux; achevons toujours le fond et les draperies, on n'a pas besoin de modèle pour cela.

V.

— ..... Vous frapperez sans pitié, de pointe, d'estoc et de taille: enfin, mes amis, point de merci, je ne veux de quartier pour personne, sang et mort!

Ainsi se terminait l'éloquente harangue par laquelle Lupo excitait la valeur d'une trentaine de sacripans comme lui, lorsqu'arriva Flammeblutt dans la taverne où ils étaient rassemblés, buvant de la bière à pleins pots.

— Et qui allons-nous tuer? dit-il en entrant.

— Ah! c'est toi, fit Lupo avec cet air négligent que se donnent les sots qui veulent paraître quelque chose.

— Tu l'as dit, c'est moi!

Un bruit de pas et de fers qui s'entrechoquent suivit cette réponse.

C'étaient Lupo le fanfaron et ses braves amis qui reculaient. Oui, lecteur, ils reculaient!

Le moyen de faire autrement lorsqu'à la place d'un élégant diabolin, comme l'était Flammeblutt, on voit surgir soudainement un grand diable géant, aux allures de soldat, les yeux foudroyants, la figure livide et balafrée, la poitrine cuirassée de buffle avec un poignard à la ceinture et une longue flamberge qui lui bat les jambes en fouettant l'espace.

Il se fit un moment de silence.

Flammeblutt l'avait en horreur: — il parla.

— Barbe et fourche de Satan! s'écria-t-il, me direz-vous ce que nous allons faire? Quand le hasard me rend collaborateur d'un ouvrage, je ne fais pas comme certains de votre espèce qui mettent leur nom à l'œuvre sans la connaître. Moi j'aime à savoir de quoi il s'agit. — Voyons, qui allons-nous tuer?

Une voix prononça le nom de Hanz Riegel.

Flammeblutt fit une grimace. Il pensait sans doute à ce pauvre Stephan, — mais il se devait alors à Lupo et reprit :

— A la bonne heure! on sait à quoi s'en tenir maintenant; mais nous perdons le temps, mes maîtres. En avant, en avant! Flammeblutt! à la rescousse!

Pas un des vaillants ne bougea; mais quelques voix isolées répondirent par ces mots que répéta la bande tout entière :

— A boire.

— Ivrognes! Allemands! murmura Flammeblutt; allons,

Lupo, empêche le tavernier de les servir; le temps s'écoule, entraîne-les!

Lupo regarda Flammeblutt d'un air hébété sans lui répondre, et cria plus haut que les autres au tavernier :

— A boire!

— Mais tu perds deux heures, reprit Flammeblutt.

— Eh bien, il m'en reste encore cinq, répartit Lupo; je n'ai pas besoin de me presser. A boire, tavernier, à boire!

En ce moment tinta le beffroi, et Flammeblutt redevenant lui-même sortit en haussant les épaules.

Quand il revint une heure après, ils étaient tous ivres-morts.

Cela ne faisait pas le compte de meinherr Flammeblutt qui détestait par-dessus tout la solitude, principe ordinaire et mortel de l'ennui.

En conséquence, il mit en œuvre sa puissance et dit avec une pause entre chaque appellation :

— ABRACADABRA! Surgite, mortui! debout, sacs à vin!

Un bûlement universel suivit le premier mot; après l'évocation latine, Lupo et ses amis se frottèrent les yeux; enfin à la troisième sommation, ils se relevèrent, parfaitement éveillés.

Pendant ce temps, Flammeblutt avait repris sa forme baillarde, et de plus il portait suspendue à son cou par une chaîne d'escarboucles une trompette courbée dont il fit éclater par trois fois les sons grinçants et cuivrés.

A cet appel strident, les vitres tremblèrent, les aventuriers émus frissonnèrent, et leur troupe se rua au pas de charge du côté de la forteresse, en criant :

— Hourra pour Lupo! Flammeblutt à la rescousse!

Les bourgeois de la ville, bien loin d'arrêter le tourbillon guerrier, se cachèrent, pour éviter la rencontre, dans leurs caves ou dans leurs greniers.

Les assiégeants arrivèrent donc sans obstacle au pied de la prison.... L'attaque fut vive, rapide, pressée; Flammeblutt était un si fier compagnon!

Devant lui tombèrent par magie les chaînes du pont-levis. A son ordre, les portes s'ouvrirent, et bientôt les aventuriers hurlèrent sous les voûtes des vastes corridors :

— Victoire! Hanz Riegel est pris!

Lupo, qui ferraillait sur un autre point, accourut aussitôt, et demanda au vaincu dans quel cachot secret se trouvait,

(\*) Voir le Feuilleton du jeudi 4 mai 1848.



et qu'il a raison de les vouloir; et que pourtant ces choses seront.

Pourquoi faut-il donc que le peuple, au lieu d'envoyer à la Constituante les vigoureux penseurs qui ont sondé le problème, les ait précisément écartés?

Peuple, tu souffres, tu veux guérir, et tu éloignes ceux qui connaissent ton mal, ceux qui peuvent te sauver!

Ce sont là de tristes pensées pour ceux qui aiment le peuple; mais les circonstances sont si pressantes, la vérité si forte, qu'il faudra bien que celle-ci triomphe; et puis, Dieu protège la France.

J.-B. BARTHELMY.

### Assemblée nationale.

Les débats des deux premières journées de l'Assemblée constituante ont été consacrés à son installation, à la vérification des pouvoirs de ses membres, à la formation de son bureau.

La séance d'ouverture a été belle, d'enthousiasme. La République démocratique saluée par mille acclamations répétées, a reçu une consécration unanime, et la foule immense qui stationnait autour du palais des Représentants a mêlé ses vivats à ceux que l'Assemblée faisait entendre.

Le lendemain le président, les vice-présidents et secrétaires ont été désignés par l'élection ainsi qu'il suit : — *Président*, le citoyen Buchez. — *Vice-présidents*, les citoyens Recurt, Cavaignac, Corbon, Guinard, Cormenin et Senard. — *Secrétaires*, les citoyens Peupin, Robert, Degorge, Félix Pyat, Lacrosse et Péan.

Le citoyen Buchez a fait entendre, au moment où il a pris possession du fauteuil, des paroles empreintes de sagesse. Puisse-t-il rester toujours à la même hauteur de pensées et de sentiments!

Il a promis aux prolétaires, au nom de l'Assemblée, que leurs misères ne seraient plus oubliées comme par le passé, et que la sollicitude des Représentants du peuple se porterait vers l'étude des moyens les plus sûrs d'améliorer le sort des classes pauvres et malheureuses.

Cette seconde séance a été fâcheusement troublée pendant quelques instants par des interpellations trop vives que se sont adressées quelques membres. Nous espérons que de pareils incidents ne se reproduiront pas et que la discussion ne franchira jamais les bornes de la convenance.

Nous trouvons dans le journal la *Vraie République*, une nouvelle protestation très-énergique contre l'élection du sieur J.-P. Schmitz :

Nous tous, ouvriers mécaniciens des ateliers de M. Cavé, au nombre de 320, protestons énergiquement contre la nomination du citoyen Schmitz qui a usurpé le titre d'ouvrier.

Nous demandons au citoyen Schmitz s'il eût souffert d'être porté comme ouvrier sous le régime déchu. Nous demandons que justice soit faite d'un acte que nous n'hésitons pas à qualifier d'abus de confiance; nous demandons que le citoyen

Schmitz soit repoussé du sein de l'Assemblée nationale, dont il est indigne de faire partie, comme le prouve assez sa brochure intitulée : *Du Travail et du Pain*.

Pour les ouvriers de l'atelier Cavé, les délégués : L. PINEAU, GUÉRIN, L. LEDOS, SAUVAT.

Nous ne comprenons pas, après tant d'opposition, comment le citoyen Schmitz n'a pas suivi l'excellent conseil que lui donnait le *National*.

En se soumettant à une réélection, il aurait désapprouvé lui-même le subterfuge qui l'a conduit à la Chambre des Représentants.

Car si, comme il est probable, son élection n'est pas validée, il lui faudra subir un échec des plus humiliants.

Que ses pouvoirs soient confirmés au contraire, les plaintes n'en continueront pas moins, et la confiance de ses commettants ne pourra qu'être fort affaiblie.

Au prix d'une réputation équivoque, il n'est guère digne d'acheter une place à l'Assemblée constituante.

Que le sieur Schmitz y songe, tandis qu'il en est temps encore.

### XII<sup>e</sup> Arrondissement.

— L'École Polytechnique a repris depuis quelques jours le cours habituel de ses études. Les citoyens élèves de seconde année vont être immédiatement répartis dans le service actif de leurs différentes carrières. Ils seront classés d'après les notes méritées par chacun d'eux jusqu'au 24 février.

— On nous adresse, avec prière de l'insérer, la lettre suivante qui mérite attention :

« Citoyen rédacteur, je croyais que la République devait supprimer les abus, les privilèges, et récompenser chacun selon ses œuvres. D'où vient qu'une des nominations de la XII<sup>e</sup> légion semble me prouver le contraire? Voici le fait, qu'on en juge. Le citoyen Letellier, officier sans fortune, sans pension ni retraite, homme conciliant et sans couleur politique, vient d'être destitué de son grade de major, et remplacé par le citoyen Maillard, capitaine adjudant-major. Or le citoyen Maillard, possesseur de quatre ou cinq mille livres de rente, ex-garde du corps de Charles X, a, sous l'ex-roi Louis-Philippe, fait élever ses enfants à la maison de la Légion d'honneur de Saint-Denis, de même que l'ex-colonel Lavocat, de si triste mémoire. De plus, il a reçu en pleine poitrine il y a deux ans, toujours de par Louis-Philippe, la croix de la Légion d'honneur. Sans doute, le citoyen Maillard est un homme probe et honorable; mais encore a-t-il recueilli les faveurs du régime que nous venons de détruire. On lui reproche, comme chef, d'avoir un caractère peu conciliant. Or, entre les deux officiers, quel est le plus digne du remplaçant ou du remplacé? Je vous signale le fait sans commentaire, et je demande qu'il soit l'objet d'une enquête; je crois remplir un devoir de bon citoyen en agissant de la sorte, puisque je mets l'admini-

nistration à même de réparer son erreur, si erreur il y a.

Salut et fraternité,

L. MARTIN,

Etudiant en droit, place Maubert, 7.

### Actes officiels du Gouvernement.

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.

Liberté, Égalité, Fraternité.

Au nom du peuple français, Le Gouvernement provisoire, Vu l'arrêté du 1<sup>er</sup> mars dernier, relatif à l'administration des biens de l'ancienne liste civile;

Vu celui du 5 du même mois, portant création d'une commission de liquidation pour les mêmes biens; Vu l'arrêté du 18 du même mois, qui fait entrer les musées du Louvre, du Luxembourg, de Versailles et les galeries des anciennes résidences royales dans les attributions du département de l'Intérieur, et les manufactures de Sèvres, des Gobelins et de Beauvais, dans celles du département du Commerce;

Vu l'arrêté du 27 du même mois, qui ordonne la remise des bois et forêts de l'ancienne liste civile à l'administration des forêts de l'Etat;

Considérant que l'ancienne liste civile ayant cessé d'exister, tous les biens meubles et immeubles qui, aux termes de la loi du 2 mars 1832, composaient la dotation de la couronne, sont rentrés de plein droit dans le Domaine de l'Etat;

Que dès lors ces biens doivent être régis et administrés dans la même forme et sous la même autorité que les autres propriétés nationales,

Décète : Art. 1<sup>er</sup>. L'administration des Domaines prendra possession de tous les biens meubles et immeubles qui composaient l'ancienne dotation de la couronne, à l'exception de ceux qui auraient été régulièrement affectés ou remis à des services publics par actes des autorités compétentes.

Art. 2. Le ministre des Finances, sur la proposition de l'administration des Domaines, prescrira les mesures d'exécution les plus propres à assurer cette prise de possession dans un bref délai.

Fait à Paris, le 27 avril 1848, en conseil de Gouvernement.

Le Gouvernement provisoire décrète ce qui suit :

Art. 1<sup>er</sup>. Les fonctionnaires et employés qui, du 15 février au 25 juillet de la présente année, auront été réformés pour cause de suppression d'emploi, de réorganisation, ou pour toute autre mesure administrative qui n'aurait pas le caractère de révocation ou de destitution, pourront obtenir pension, s'ils réunissent vingt ans de service, dont quinze ans au moins entièrement accomplis dans la partie active ou sédentaire.

Cette pension sera calculée, pour chaque année de service civil, à raison d'un soixantième du traitement moyen des quatre dernières années d'exercice. En aucun cas, elle ne devra excéder le maximum de la pension de retraite affectée à chaque emploi.

Art. 2. Ceux des fonctionnaires et employés réformés qui ne compteront pas la durée de services exigée par l'article précédent, obtiendront une indemnité temporaire réglée dans les proportions fixées par ledit article, et dont la jouissance sera

Christophe Hand, puisqu'il venait de visiter en vain toutes les prisons ordinaires.

Hanz Riegel allait répondre; mais l'heure sonna au même instant à l'horloge de la forteresse; et, cessant d'être sous l'influence de Flammeblutt qui le forçait à parler, il se tut... et tous les efforts de Lupo ne purent triompher de son silence.

### VI.

Stephan fut désolé quand il apprit le succès militaire de son rival; la captivité de Hanz Riegel renversait tous ses plans, et dans un mouvement de désespoir il allait déchirer la toile où vivait le portrait de Gretchen, si Flammeblutt n'eût arrêté sa main déjà levée.

— Pauvre fou, lui dit-il, tu renonces au bonheur parce qu'un de tes plans est détruit.... Inconstance humaine! Découragement de la faiblesse! Qui t'empêche d'en chercher un autre? Allons, ranime-toi, réfléchis, et tu trouveras!

— C'est fait, répondit Stephan; tu es toujours prêt à m'aider?

— Toujours, pendant les heures qui t'appartiennent.

— Eh bien, conduis-moi près d'Hanz Riegel.... Ah! moins vite, arrête un peu, continua Stephan qui s'aperçut que déjà Flammeblutt l'entraînait; ce n'est pas ainsi que je veux arriver près de lui. Ramène-moi dans mon atelier, j'ai oublié le portrait de Gretchen. Bien, merci, Flammeblutt.

— Mais que prétends-tu faire? repartit celui-ci. Flamme et charbon! tu me fais tourner comme une girouette.... Je ne suis pas un homme d'Etat, mon cher!

— Flammeblutt, mon protecteur, ne te fâche pas, écoute-moi. Tu m'as dit que Lupo n'avait pu savoir du géolier quel était le cachot où souffrait Christophe Hand. Eh bien, il me le dira à moi, grâce à ce portrait, si tu peux me conduire près de lui, visible à ses yeux, invisible à tous les autres.

— Eh! eh! eh! ricana le Diable, nous avons recours aux grands moyens; eh! je ne sais si je dois.... Mais, au fait tant pis pour Lupo! Ce n'est pas de ma faute si l'esprit lui manque pour savoir me mettre à contribution. Tu es prêt? bien, parons. Hock! Nick! Black! Tiens, cet homme enchaîné là-bas, c'est Riegel; va lui parler et tâche de réussir.... Mais hâte-toi; il ne te reste que dix minutes.

Stephan était déjà près du géolier, qui sourit et tendit la main en voyant le portrait de sa fille....

Quant à Lupo et ses amis, l'arrivée de Flammeblutt les avait tous subitement endormis; ils ne voyaient rien.

Ils ne se réveillèrent qu'au son de l'horloge.... mais il était trop tard, Stephan avait déjà disparu dans la profondeur des corridors avec Hanz Riegel dont il avait brisé les fers : il courait à la délivrance de Christophe Hand.

Lupo jura comme aurait fait Flammeblutt dans un bénitier, quand il ne retrouvait plus que les chaînes de son captif.

— Il ne doit pas être loin, corne-bœuf! dit-il à ses compagnons; mettons le feu à l'écurie, la flamme en fera sortir l'âne. Allons, mes amis, qui de vous me donne un tison?

— Moi, dit Flammeblutt qui apparut une torche à la main.

L'instinct d'après, la flamme dévorait la forteresse de ses rouges spirales.

Lupo attendit longtemps.... Hanz Riegel n'apparut pas.

— Corbace! il s'est sauvé alors, hurla le capitaine; nous ne trouverons pas Christophe Hand, et peut-être, j'y songe, je serai cause de sa mort.

— Du tout, dit Flammeblutt; Stephan l'a sauvé.

— Mort et enfer! que ne me le disais-tu?

— Tiens! tu ne me l'as pas demandé.

— Tripes de Satan! tout est perdu maintenant.

— Et Regina? reprit Flammeblutt.

— Tu as raison; au couvent, mes maîtres, au couvent.

— Dans une heure alors, dit Flammeblutt; car j'entends le tour de Stephan qui sonne.

Lupo eut beau passer en revue l'armée de ses jurons blasphématoires contre Flammeblutt pour le retenir, le malin démon n'en disparut pas moins et alla rejoindre Stephan qui l'attendait à la porte de la ville avec Christophe Hand, Hanz Riegel et Gretchen.

— Or ça, *mio caro*, dit à Stephan Flammeblutt qui parlait toutes les langues, grâce à la parfaite éducation qu'il avait reçue dans l'université de l'enfer, voilà déjà une victoire remportée; que vas-tu faire pour gagner l'autre?

— Ah, répondit Stephan, j'ai dans mon atelier un assez bon tableau d'église, mon chef-d'œuvre; s'il pouvait me servir à racheter Regina?

— Très-bien.

— Comment, tu crois que l'abbesse consentira à l'échange?

— Des couvents consentent toujours quand on leur fait des cadeaux.

— Eh bien, puisqu'il en est ainsi, veux-tu aller me chercher ce tableau?

— Point, dit Flammeblutt, c'est la seule chose que je ne puisse pas faire. Moi, toucher à une image dévote.... Brrr... quelle correction je recevrais à mon retour au pays!

— Ainsi, tu m'abandonnes?

— Du tout. Vois!

Flammeblutt siffla, et le tableau parut apporté par un homme de peine.

— Maintenant, au couvent! et hâtons-nous, je t'en prie, Flammeblutt.

Le désir était à peine formé, que toute la caravane arrivait devant la grille du monastère, Stephan joyeux, Gretchen souriante, Flammeblutt triomphant.

Quant à Christophe Hand, il devisait tristement en arrière avec son compère le géolier.

Stephan fit observer à Flammeblutt que la règle du couvent interdisait l'entrée des cloîtres aux hommes (réflexion qui fit rire le latin aux éclats), et qu'ainsi il ne pouvait pas aller proposer l'échange à l'abbesse.

— Mais Gretchen peut le faire, dit Flammeblutt.

— Bien volontiers, interrompit la jeune fille.

Stephan la remercia d'un regard; Gretchen franchit la grille, suivant la robuste tourière qui emportait le tableau sur ses épaules.

Ainsi que l'avait annoncé Flammeblutt, l'abbesse vendit sa novice pour le tableau. Déjà Regina et Gretchen revenaient; mais elles s'arrêtèrent en chemin pour écouter l'orgue qui chantait à la chapelle.

Ce retard les perdit comme la femme de Loth, à l'exception qu'au lieu d'être changées en sel, elles furent poursuivies par la tourière, et ramenées de force à madame l'abbesse, qui ne voulait plus du marché.

Pourquoi!

C'est que, hélas! pendant que leur curiosité perdait le temps, l'heure s'était enfuie, et Flammeblutt avait changé l'esprit de la révérende pour servir les intérêts de Lupo.

Il les servit à point, en conscience; car au bout d'un quart d'heure Regina et Gretchen étaient entre les mains du spassassin.

Madame l'abbesse avait capitulé pour éviter plus grand malheur, dont quelques nonnettes pourtant se seraient bien réjouies. L'armée de Lupo l'avait effrayée, et avec raison; car



limitée à un temps égal à celui de la durée de leurs services dans le ministère ou l'administration où se terminera leur activité.

Art. 3. Les pensions concédées en vertu de l'art. 1<sup>er</sup> ci-dessus seront éventuellement reversibles sur la tête des veuves et des enfants des titulaires, aux conditions du règlement général du 12 janvier 1825.

Art. 4. *Mesure transitoire.* La moitié des économies obtenues par suite de réorganisation ou de suppression d'emplois pourra être spécialement affectée au service des pensions et indemnités concédées en vertu du présent décret.

Fait à Paris, le 2 mai 1848, en conseil de Gouvernement.

Le Gouvernement provisoire décrète :

Art. 1<sup>er</sup>. A partir du 1<sup>er</sup> juillet, les taxations des employés de tous grades et les remises des entrepreneurs de tabacs et de poudres à feu cesseront d'être allouées.

Une partie du crédit affecté à cette dépense pourra être appliquée à la fixation des appointements, qui aura lieu à la même époque par suite d'une autre classification des emplois.

Les sommes représentant les indemnités pour frais de tournée et pour entretien d'un cheval, cesseront d'être comprises dans les appointements; elles seront distraites, en conséquence, du chap. LIII du budget intitulé *Personnel*, et reportées au chap. LV, *Dépenses diverses*.

Fait à Paris, en conseil de Gouvernement, le 2 mai 1848.

Le Gouvernement provisoire décrète :

Art. 1<sup>er</sup>. A partir de la publication du présent décret, le prix de vente du tabac ordinaire, en poudre et à fumer, et qui a été fixé, par l'ordonnance du 27 août 1839, à 7 fr. le kilogramme pour les débiteurs, est élevé à 7 fr. 25 c. Celui pour les consommateurs est maintenu au prix actuel de 8 fr.

Art. 2. Le prix du tabac à prix réduits, en poudre et à fumer, qui est maintenant de 5 fr. 55 c. le kilogramme pour les débiteurs, est fixé à 5 fr. 80 c. Il n'est rien changé au prix actuel de 6 fr. 50 c. pour les consommateurs.

Fait à Paris, le 2 mai 1848.

Par un décret du 3 mai, est rapportée l'ordonnance du 5 février 1848, qui change en un grade définitif le titre temporaire d'ingénieur en chef directeur des Ponts et Chaussées. Le titre de directeur ne sera attribué que momentanément aux supérieurs en chef des classes chargées des grands travaux, qui mettront sous leurs ordres plusieurs ingénieurs en chef.

## Variétés.

Le citoyen Victor Paulin, ouvrier, nous communique un travail important sur la question actuelle. Quoique nous ne partagions pas pleinement toutes ses idées, nous nous empressons d'offrir l'hospitalité de nos colonnes à ces pages; où se trouvent des aperçus vrais et des conseils écrits avec une sage modération.

### Conseils à la Bourgeoisie,

Par un Ouvrier.

Vous êtes tous frères,  
Que tous soient comme un!

AVANT-PROPOS.

J'appelle bourgeoisie, toute la partie de la population qui n'est pas obligée de demander ses moyens d'existence

grossie de tous les bohèmes de la ville, elle avait pris une allure formidable, capable de faire subir au monastère un siège dans les règles.

Il n'en fut point ainsi, heureusement. L'abbesse se tira d'affaire en rendant les captives, et moyennant quelques tonnes de bière qu'elle offrit pour rafraîchissement aux amis de Lupo. Le capitaine but moins que de coutume, et, appelant Flammeblutt, il lui demanda comment s'y prendre pour enlever Christophe Hand à Stephan.

— Ah! c'est ton affaire de chercher, répondit Flammeblutt. Cherche.

— S'il voulait jouer avec moi? Mais il a peur des dés, ce barbouilleur d'enseignes.

— Il jouera, dit Flammeblutt; je l'y forcerai.

— Mais je n'ai pas d'argent pour engager la partie.

— En voilà.

— Et où est Stephan, que j'en finisse?

— Tiens, le voici qui vient.

Le pauvre peintre venait, en effet; mais triste, les yeux baissés et entraîné malgré lui.

Le jeu commença. Les dés roulèrent. Lupo en portait toujours avec lui.

Au premier coup, Stephan perdit deux florins, puis quatre, puis huit, puis le portrait de Gretchen.

Il allait jouer une bague qu'il tenait de sa mère, et Lupo, qui avait souri jusque-là en voyant comme il l'amenait à son dessein, cligna en fripon véritable sur la valeur du bijou.

Stephan y tenait trop pour rabattre son prix... Une dispute s'éleva.

Ce fut en vain que Flammeblutt dit à Lupo de céder, parce qu'il allait encore perdre l'avantage du temps. Lupo n'était pas homme à écouter un conseil.

Et cependant Flammeblutt avait bien raison; car, pendant l'interruption du jeu par la dispute, le tour revint à Stephan de contraindre son rival à jouer.

Lupo reprit les dés avec rage, mais sans rien dire... Le son de l'horloge l'avait fait taire.

Tant que Flammeblutt avait joué avec lui, chaque coup de dé amenait un gain; mais abandonné à lui-même, il perdit son gain d'abord, puis son or, puis sa rapière, puis Gretchen, puis enfin sa belle conquête Regina qui vint se jeter rayonnante dans les bras de Stephan.

— Bravo, mon cher peintre, dit Flammeblutt; tu as ga-

gné, elle est ta femme.

— Stephan, sois mon fils, s'écria Christophe Hand qui accourait.

Lupo, furieux comme un tigre blessé, chercha autour de lui ses compagnons pour tenter une lutte à main armée contre Stephan et Flammeblutt... Ils étaient tous disparus.

Alors le lâche se mit à trembler et à s'enfuir poursuivi par les sarcasmes du diable.

VII.

— Or à présent, dit Flammeblutt à Stephan qui le remerciait avec effusion, je vais te dire adieu: tu m'étoiffes avec tes compliments. Cependant, avant de nous quitter, un mot encore. Tu vas aller délivrer Rodérick et sa cour; mais auparavant, fais avec le roi tes conditions. Il te répondra de l'intérieur de l'œuf quand tu l'auras touché. Qu'il te nomme son peintre pour prix de sa liberté. Si tu ne peux pas réussir à l'obtenir ou que tu aies besoin de moi pour toute autre chose, tu n'auras qu'à prononcer mon nom, et je reparaitrai. Adieu!

VIII.

Quelques moments après la disparition de Flammeblutt, Stephan, Regina, Christophe et les autres étaient de retour au palais du roi.

Mais il n'était pas délivré, le pauvre Rodérick. Bien pis, il était perdu. Un valet qui ne savait rien de l'aventure, croyant les convives dans un autre appartement, avait desservi la table, et mis tous les œufs qui restaient péle-mêle dans une manne d'osier, de sorte que Stephan ne pouvait pas le retrouver.

Pourtant, il prenait tous les œufs l'un après l'autre et les appelait respectueusement votre majesté: mais rien ne répondait. Alors Stephan ne vit plus qu'un moyen; il dit à haute voix: — A moi, Flammeblutt!

— Qu'y a-t-il? dit celui-ci, qui descendit tout à coup par la cheminée.

— Le roi est perdu, mon bon ami; aide-moi à le retrouver.

— Où l'as-tu cherché?

— Dans cette manne.

— Ah! ah! ah! tu l'aurais cherché longtemps.

— Où est-il donc?

— Dans une marmite pleine d'eau qu'un cuisinier met en ce moment sur le feu.

lui prouver, dans une mesure plus ou moins équitable, que son sang et ses efforts n'avaient pas été dépensés pour rien. Mais si le peuple s'élevait en connaissance, la somme de ses besoins et de son espérance croissait en proportion.

Le pouvoir établi par la bourgeoisie ne le comprit pas. Il dénia à ceux qui avaient si puissamment contribué à son installation, les droits et les satisfactions qu'ils devaient en attendre. Dix-sept années de paix extérieure et de tranquillité intérieure ne furent employées qu'à lutter contre les légitimes aspirations du peuple, qu'à étouffer la voix de ceux qui réclamaient pour lui.

Ce pouvoir décréta qu'il fallait être riche pour compter dans la société. L'argent tint lieu de tout. De là tous les scandales, toutes les prostitutions, tous les crimes. La spéculation accapara les produits du travail national, la banqueroute éhontée ne fut plus qu'un accident, le respect de la foi jurée une plaisanterie; le cynisme impudent et corrompu promena insolemment les oripeaux dont il s'affublait selon les lieux et les circonstances. Le travailleur fut exploité sans repos ni merci. Chacun chez soi, chacun pour soi, telle fut la devise impitoyable et stupide écrite sur l'autel du dieu du temps, le veau d'or! Au milieu des chances diverses de cette société qui ressemblait à un tripot, la misère menaçante et terrible s'étendait comme une lèpre sur le corps social tout entier.

Tant de turpitudes amassées, tant d'ignorance et de mauvaise foi, une ère si fatale et si ignominieuse, ne pouvait pas se prolonger davantage dans un pays qui s'appelle la France! Le peuple, pendant ces dix-sept années, le prolétaire que ce pouvoir stupide et corrompu croyait avoir muselé par la force, ou énervé par la misère, l'ouvrier veillait et s'instruisait! Le jour où il sentit que les temps étaient venus, il s'est levé et il a balayé dédaigneusement cet amas d'immondices. Et comme il n'était plus seulement l'instrument, mais qu'il était aussi la pensée, il a décidé qu'il n'avait plus besoin de tuteurs. Puis, il a généreusement oublié ce qu'avaient fait et ce que n'avaient pas voulu faire ses aînés, quand ils étaient puissants, et leur a tendu sa main fraternelle!

La bourgeoisie laissa faire le peuple, applaudissant à sa courageuse initiative, tant elle avait conscience que le renversement de ce pouvoir méprisé était le salut de tous. Cependant, elle n'avait pas prévu toutes les conséquences de ce grand acte, elle se serait volontiers arrêtée là où elle trouvait bon de le faire; mais le peuple, logicien vigoureux, alla jusqu'au bout et proclama que le pays en avait fini avec les royautes, et que la France était républicaine. La bourgeoisie accepta la solution et cria vive la République!

C'était reconnaître le droit de tous à tout, c'était décider qu'il n'y avait plus de classes dans notre société, c'était rompre absolument avec les traditions du passé. La liberté, l'égalité, la fraternité, du domaine de l'idéal allaient descendre dans la réalité.

Mais voilà où était l'écueil. En effet, la bourgeoisie acceptait bien que le peuple entrât d'une manière plus ou moins large dans l'action politique du pays; mais

— Ah! mon Dieu, s'écrièrent Stephan et ses amis, courons vite le délivrer.

— Non pas...

— Comment?

— Je vais l'appeler... Venez, Rodérick, cher prince, continua Flammeblutt.

La marmite arriva aussitôt par la porte en marchant sur ses trois pattes.

— Êtes-vous là, Majesté? poursuivit Flammeblutt.

— Sans doute, dit le roi; un misérable aide-cuisinier s'est trompé, et il allait me faire bouillir... Mais que je redevienne libre, et je le ferai griller.

— Nullement, répartit Flammeblutt; si vous voulez reprendre votre couronne, il me faut sa grâce, ou bien...

— Tu l'as, interrompit le roi.

— Il me faut encore la place de peintre ordinaire de Votre Majesté pour Stephan, celle de chambellan pour Hanz Riegel, et de dames d'honneur de la reine pour Regina et Gretchen.

— Tout ce que tu voudras, dit le roi; mais je gèle dans cette marmite.

— Ta parole de roi que tu feras ce que je t'ai demandé.

— Je le jure.

— Eh bien, sois libre!

Flammeblutt poussa de ses deux griffes la marmite qui était presque aussi haute que lui et la renversa. Les œufs se répandirent sur le parquet, se brisèrent, et le roi reparut au milieu de sa cour.

Flammeblutt alors quitta gentiment sa toque, salua tout le monde et particulièrement Stephan, et il s'évanouit comme un éclair.

IX.

Le roi Rodérick, qui était fort honnête homme, tint religieusement toutes les promesses qu'il avait faites au diable. Et puis il craignait un peu, nous devons le dire, que Flammeblutt ne revint l'en faire souvenir.

Les chroniques de Bohême nous apprennent que Stephan et Regina vécurent très-heureux. Gretchen se maria avec un beau seigneur. Hanz Riegel fut superbe dans sa nouvelle dignité.

Le brave Christophe reprit, comme par le passé, ses fonctions de majordome; mais il eut toujours soin, les années suivantes, de bien compter dans les plats les œufs de Pâques.

FIN.

GEORGES OLIVIER.



## LE BANQUET SOCIAL.

quand la question d'organisation sociale, c'est-à-dire la seule et vraie cause de la révolution de février, se dressa devant elle, la bourgeoisie fut épouvantée!

Et pourquoi, ô bourgeoisie, cette épouvante? Parce vous n'avez rien appris. Par ce que toute absorbée que vous étiez dans vos calculs, en proie aux alternatives fiévreuses des fluctuations des affaires de jeu où s'engloutissaient souvent votre avoir et celui de vos enfants, vous n'avez rien compris à ce qui se passait autour et en dehors de vous. Vous êtes surprise et troublée, de voir ceux que vous vous étiez habitués à regarder comme des fous et des ignorants, poser aujourd'hui devant vous des problèmes dont l'énoncé seul vous effraye et dont la solution vous semble une chimère. Problèmes auxquels il faudra pourtant trouver des solutions, si vous ne voulez pas que le peuple qui souffre et qui ne veut plus attendre, ne les résolve sans vous!

CHAPITRE DEUXIÈME. — Des élections, de leur résultat. Dangers de la victoire.

C'est dans cette situation d'esprit que la plus grande œuvre des temps modernes, l'élection par le suffrage universel, vous a trouvés.

Etourdis et fascinés jusque-là par le magnifique spectacle de cette régénération sociale, vous avez suivi le flot populaire en vous demandant seulement avec inquiétude où il vous conduirait. Cette appréhension vous a donné la pensée d'élever une digue pour l'arrêter.

Soldats déjà disciplinés et armés par l'usage des droits que vous exerciez seuls dans le temps passé, vous avez compris que cette organisation serait d'un grand poids pour le résultat des élections que le pays était appelé à faire. Et quand l'œuvre était nouvelle, qu'il fallait des hommes nouveaux, vous avez eu peur de toute cette nouveauté, comme les enfants ont peur de ce qu'ils ne connaissent pas ou de ce qu'ils voient mal; et vous avez porté vos suffrages et ceux dont vous avez pu disposer, sur de vieux noms représentant de vieilles choses. Vous avez donné la préférence à des hommes dont l'ignorance, sinon le mauvais vouloir, a amené l'effort violent et ensanglanté dont nous sommes encore ébranlés, quand il dépendait de ces hommes d'arriver au bien sans violence et sans bouleversements!

Enfin vous avez obtenu ce que vous vouliez, vous êtes victorieux! Mais voilà justement le danger pour nous et pour vous. C'est le sentiment de ce danger qui m'a saisi et qui m'a décidé à vous présenter quelques avis, à vous donner quelques conseils.

Vous êtes victorieux, c'est-à-dire que vous allez avoir à l'Assemblée constituante une majorité de votre choix. Qu'allez-vous faire avec cette majorité? Deux routes vous sont ouvertes.

Vous pouvez, sous l'empire de la satisfaction et de la puissance que vous donne votre avantage, vous dire ceci :

En vérité, nous avons été bien bons de nous effrayer des réclamations plus ou moins étranges que quelques exaltés, ambitieux ou fous, nous ont fait entendre au nom de ce qu'ils appellent le peuple! Qu'est-ce que ce nouveau droit au travail? Est-ce que tout le monde ne travaille pas, si ce n'est les paresseux et les incapables? et ma foi tant pis pour ceux-là. Qu'est-ce que cette plus juste répartition des bénéfices et des charges du travail? Qu'est-ce que ce minimum garanti à chaque individu et réclamé comme un droit? Qu'est-ce que ces projets d'association rêvés par quelques cerveaux creux qui ne comprennent rien au mécanisme des affaires? Qu'est-ce que le socialisme phalanstérien, communiste ou autres? Erreurs, illusions décevantes ou dangereuses! Nous savons bien, parbleu, que tout n'est pas pour le mieux ici-bas; mais cela a toujours été ainsi et cela sera toujours. Conservons ce qui est, tant bien que mal, de peur d'avoir pis; et pour cela, voilà ce qu'il nous faut faire : aviser à faire remarcher le plus tôt possible l'ancienne machine, en y ajoutant, pour la satisfaction de quelques-uns, quelques ressorts nouveaux. Faire comprendre aux ouvriers qu'ils auront beau faire, qu'il faudra toujours des riches pour faire vivre les pauvres. Qu'ils se hâtent de reprendre leurs places dans les ateliers, où nous ferons tout ce que nous pourrions pour qu'ils trouvent de l'ouvrage. Par là, ils rassureront les riches et les amèneront à répandre sur eux les bienfaits de leur superflu. Et puis, quand nous nous serons assuré le concours des plus sages, des plus nécessaires, si quelques-uns de ces fous ou de ces malintentionnés, qui veulent l'impossible, viennent nous troubler dans notre tranquillité, nous dirons à leurs anciens camarades : Vous voyez ces paresseux, ces rêveurs, ils ne sont jamais contents! ils veulent l'anarchie, le partage; ils veulent nous dépouiller tous! Haro sur ces misérables.

Voilà ce que la peur et l'ignorance peuvent vous conseiller; et dans une illusion funeste, plusieurs d'entre vous croiraient encore faire une chose juste et raisonnable, tant les mauvais jours qui sont derrière nous ont produit de ravages dans les cœurs et dans les intelligences!

Où bien vous pouvez vous dire dans votre conscience : Notre société était basée sur des principes mauvais en sentiment et en raison. Nous le sentions bien et nous

désirions, comme nos frères les prolétaires, la voir devenir meilleure. Mais, parqués que nous étions dans notre propriété et dans notre droit, n'ayant les uns avec les autres que des rapports d'antagonisme, par suite de cet état de guerre impitoyable qu'on appelait libre concurrence; isolés dans notre individualité fatalement égoïste et cupide, nous n'avons jamais suffisamment entendu dans nos cœurs la voix de la solidarité! Enfants d'un siècle sceptique et matérialiste, nous n'avons jamais compris ni aimé Dieu! La parole de l'Evangile était pour nous une lettre morte et inintelligible! Mais aujourd'hui nos yeux sont dessillés, notre cœur s'est ouvert, notre foi s'est ranimée! Nous comprenons l'iniquité d'une société établie pour la guerre et la ruine, d'une société où une portion d'individus était vouée fatalement à la misère et à l'ignorance! où quelques-uns profitaient du travail de tous! où le hasard, prenant les hommes au berceau, les accompagnait seul jusqu'à la tombe! où la récompense était toujours à l'envers du mérite! où les enfants, les femmes, les vieillards, tous les faibles étaient maltraités et accueillis comme des charges lourdes et improductives! où la vie des plus heureux, en apparence, était, en réalité, pleine d'inquiétudes et de souffrances, misères ignorées de ceux qui enviaient leur sort, jusqu'au jour où le crime et le scandale venaient révéler à tous leurs secrètes tortures!

Et puisque cette société maudite est passée comme un mauvais rêve, nous venons au réveil dire à nos frères les ouvriers : Travaillons ensemble à l'édification de la société nouvelle. Faites comprendre aux plus impatients d'entre vous que cette besogne a besoin d'être faite avec prudence et maturité pour être durable! A ceux des nôtres qui pourraient craindre encore, nous rappellerons votre courage dans l'action, votre générosité dans la victoire. Nous leur montrerons leurs propriétés respectées, leurs richesses, plus ou moins bien acquises, garanties, quand les vainqueurs n'avaient ni propriétés ni richesses, quand ils ne savaient pas s'ils auraient du pain le lendemain de leur victoire! Et Dieu bénira alors notre travail commun, et la constitution nouvelle sera l'arche de salut de la France et du monde!

Voilà les deux routes ouvertes devant la bourgeoisie. Maintenant je vais indiquer, dans la sincérité de mon cœur et de ma raison, ce qui résultera du choix de l'une ou l'autre de ces deux routes.

CHAPITRE TROISIÈME. — Ce qui doit résulter, pour l'avenir, de la route suivie par la bourgeoisie.

Le choix des noms sur lesquels la bourgeoisie a porté ses suffrages, est déjà malheureusement une sorte de menace contre les idées et les besoins nouveaux. C'est là un précédent fâcheux, et qui a fortifié, dans l'opinion de la classe ouvrière, la croyance à des tentatives de réaction de la part des bourgeois. Les journaux qui représentent la bourgeoisie n'ont pas peu contribué, par leurs insinuations malveillantes et calomnieuses, à accréditer cette opinion. Que la bourgeoisie se défie de ces écrivains sans conscience qui sacrifieraient l'avenir du pays tout entier à des intérêts de boutique! — Si la bourgeoisie et ses mandataires ont, en effet, des projets de réaction, cette appréhension ne les arrêtera pas, ils ont dû s'y attendre. Si, au contraire, le mandat consenti est conçu dans le sens des réformes politiques et sociales à la hauteur des circonstances, il faut que les mandataires se hâtent de conjurer le mauvais effet des souvenirs, en prenant l'initiative des mesures les plus larges et les plus radicales.

Cela dit, voyons ce qui arrivera si la bourgeoisie veut se faire réactionnaire; en un mot, si elle veut résister au lieu de diriger.

Il est possible qu'avec le concours des ouvriers sages, comme on dit, et de ceux qui sont commandés par des besoins impérieux, les uns et les autres devenus des gardes nationaux, les bourgeois se trouvent assez forts pour étouffer toute protestation, pour faire taire toute menace. On a cité des propos qui feraient croire que quelques-uns d'entre eux (sans doute une misérable minorité) ne seraient pas éloignés de désirer une occasion de mesurer leurs forces.

J'admets, et je raisonne froidement cette hypothèse, que la contre-révolution arrive, par toutes sortes de moyens, à constituer une République modérée; c'est-à-dire une République avec les institutions constitutionnelles du passé, quelque chose de bâtarde et de laid comme un replâtrage. On s'appellerait république au lieu de s'appeler monarchie; ce serait une étiquette de changée. Qu'arriverait-il?

Que cet édifice de pièces et de morceaux, ces lézards bouchés, tout cet ensemble incohérent s'écroulera dans un temps donné, entraînant dans sa chute les architectes et les ouvriers. En effet, comme c'est dans la base que l'ancien édifice était verrouillé, toutes les réparations faites sur cette vieille base n'auront ni consistance ni solidité.

Le jour où les ouvriers abusés et ceux qui, dans un sentiment d'égoïsme, auront fait semblant de l'être, verront que la chute est devenue inévitable, les uns furieux d'avoir été trompés, les autres tout prêts à s'emparer des dépouilles, tous réagiront violemment contre ceux qui les auront abusés, ou dont ils auront convoité

les richesses, sans pitié, sans merci. Et alors, que deviendront la propriété, la fortune, l'héritage, la famille, toutes ces choses, tous ces sentiments au nom desquels la bourgeoisie, aveuglée par un intérêt malentendu de conservation, aura méconnu les droits de ses frères les prolétaires?

Et cet avenir ne sera pas si éloigné qu'on pense! Et il ne faudrait pas fermer les yeux et dire : Bah! cela durera bien aussi longtemps que nous! Cet avenir, c'est demain peut-être? qui sait?

Mais tout cela serait si absurde et si monstrueux, que sans m'y arrêter davantage, je vais parcourir l'autre route, qui est la bonne en sentiments et en raison; sûr d'y rencontrer tous les hommes de cœur, tous ceux qui veulent que notre patrie ne forme qu'une famille de citoyens libres et heureux, de frères!

Et d'abord, les mandataires dont les noms pouvaient inspirer des craintes auront reconnu de suite le caractère et les tendances de notre dernière révolution. Ils auront compris qu'il ne s'agissait pas de lutter contre des fantômes, mais d'organiser et de constituer une société nouvelle. Hors du milieu absorbant et démoralisateur où ils avaient été appelés à fonctionner, leur cœur se sera élevé, leur intelligence se sera agrandie. Si tous n'arrivent pas avec des idées bien arrêtées sur ce qu'il y a à faire, au moins apporteront-ils tous le concours de leur bon vouloir et de leur expérience.

Ils s'empresseront de clore l'ère des révolutions sanglantes en accordant à la masse des déshérités et des souffrants, toutes les satisfactions, tous les droits, toutes les garanties; en se ralliant, sans arrière-pensée et avec cœur, aux projets jugés les meilleurs, aux solutions qui sembleront le plus complètes. Qu'ils ne craignent pas d'aller jamais trop loin! On ne peut pas regretter d'avoir accordé des réparations justes, d'avoir satisfait des droits légitimes! La constitution nouvelle à laquelle ils vont avoir l'immense honneur de travailler, doit devenir l'évangile nouveau de l'humanité, le livre de la science du bien pour les nations. Tous les peuples vont marcher, selon la mesure de leur force, vers l'étoile nouvelle qui doit les conduire à la terre promise.

Où, il est impossible que la grandeur de la tâche n'enflamme pas les tièdes, ne rassermisse pas les irrésolus, ne métamorphose pas les malintentionnés! La bourgeoisie tout entière voudra concourir à la dernière rédemption de l'humanité.

Le Christ a détruit l'esclavage ancien et proclamé les principes divins que notre Révolution de 89 est venue consacrer en abolissant le servage! A la Révolution de février la mission de fonder l'association en détruisant le salariat, ce dernier anneau de la chaîne des travailleurs!

Voilà les fruits splendides que le concours fraternel de la bourgeoisie peut donner aujourd'hui à l'humanité.

J'ai dit, dans mon âme et ma conscience, ce que j'ai cru bon et utile. Je voudrais avoir une voix puissante pour parler haut et être sûr d'être entendu. Je comprends que des avis et des conseils ont toujours besoin d'être appuyés sur l'autorité d'un grand nom pour être écoutés et suivis : le mien est obscur.

Il adviendra ce qu'il plaira à la Providence de mes prévisions et de mes avertissements; mais quoi qu'il en advienne, ma foi dans les destinées de la France et de l'humanité ne sera jamais ébranlée. Que l'accomplissement de ces destinées doive encore coûter des larmes et du sang, où que nous soyons vraiment arrivés à ce point désirable où le progrès humain s'établira d'une manière régulière et pacifique, ce que je crois et que je sais, c'est que nous arrivons tous au bonheur. Dieu nous a donné le désir, Dieu nous donnera la satisfaction!

Lundi, 1<sup>er</sup> mai 1848.

VICTOR PAULIN,  
Graveur, 101, rue du Temple.

### Faits Divers.

Les agents de Louis-Philippe. — On lit dans le *Courrier français* :

« Nous apprenons de source certaine que la famille de Louis-Philippe entretient à Paris un certain nombre de gens à gages, chargés de lui transmettre des notes sur la situation de Paris.

« Le prétexte de ces individus, auprès des personnes qui s'étonnent de leur présence à Paris, est la mission dont ils sont chargés par leurs maîtres d'emballer les effets laissés par eux aux Tuileries, et que le Gouvernement provisoire, dans sa magnanimité, leur a permis d'enlever.

« On conçoit le temps que l'emballage de tant de belles choses demande, et combien cela donne de motifs spéciaux aux allées et venues.

« Nous appelons l'attention du citoyen Caussidière sur ce point important, et nous prions en même temps certain représentant, récemment élu à Paris, de faire comprendre à sa femme quels dangers la protection donnée par elle aux gens attachés à la duchesse d'Orléans peut avoir pour la République, que son mari est chargé de représenter. »

Le rédacteur en chef, **GEORGES OLIVIER.**

Imprimerie de BACHELIER, rue du Jardinot, 12.